Document généré le 21 oct. 2025 16:55

Recherches féministes

L'écriture de l'espace au féminin : géographie féministe et textes littéraires québécois

Rosemary Chapman

Volume 10, numéro 2, 1997

Territoires

URI : https://id.erudit.org/iderudit/057933ar
DOI : https://doi.org/10.7202/057933ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)
1705-9240 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Chapman, R. (1997). L'écriture de l'espace au féminin : géographie féministe et textes littéraires québécois. *Recherches féministes*, *10*(2), 13–26. https://doi.org/10.7202/057933ar

Résumé de l'article

Cet article traite de l'apport de la géographie féministe à l'analyse des textes littéraires. La contribution de géographes féministes à une remise en question des bases masculinistes de la géographie traditionaliste y est discutée. Ensuite, ces aspects de la géographie féministe constituent le point de départ d'une analyse de la représentation de l'espace dans un certain nombre de textes littéraires d'auteures et d'auteurs québécois. Jusqu'à quel point les textes d'Hémon, de Roy et d'Hébert reproduisent-ils un discours masculiniste de l'espace, du territoire, de la cartographie? Peut-on parler de la percée d'un discours féministe de l'espace dans les textes de Théoret et de Robin des années 80 et 90, comparable à celle discernée chez les géographes féministes de l'époque?

Tous droits réservés © Recherches féministes, Université Laval, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'écriture de l'espace au féminin : géographie féministe et textes littéraires québécois

Rosemary Chapman

Dans les deux domaines de la littérature et de la géographie, le rapport entre l'individu et l'espace est fondamental. Si, chez les géographes féministes, c'est surtout la description et la théorisation de la position des femmes dans l'espace qui sont représentées, chez les écrivaines, c'est plutôt l'expérience vécue. Si, jusqu'aux années 70, les femmes ont été largement absentes du discours géographique, cela reflète la domination dans cette discipline d'un discours masculiniste. Ce n'est qu'au cours des années 80 et 90 que l'on a vu le développement d'une géographie féministe qui critique les bases de la géographie traditionnelle et élabore un discours féministe de l'espace. Dans les textes littéraires, le rapport subjectif des femmes à l'espace a été également marqué par le contexte social et idéologique de la production du texte.

Dans la première partie du présent article, je poserai la question suivante : comment la géographie féministe conçoit-elle l'espace et dans quel(s) sens ces notions spatiales peuvent-elles contribuer à une nouvelle imagination géographique? Dans la seconde partie, je proposerai une analyse de la représentation de l'espace dans certains textes de la littérature québécoise. Jusqu'à quel point les textes d'Anne Hébert, de France Théoret et de Régine Robin nous offrent-ils un reflet de l'évolution réalisée par les géographes féministes? Où y a-t-il dans ce corpus littéraire des signes précurseurs qui font sentir un certain malaise dans les rapports des femmes à l'espace, malaise qui ne sera théorisé que plus tard chez les géographes féministes?

La géographie masculiniste et l'exclusion du féminin

Le point de départ de mon analyse est l'assertion de la part des géographes féministes selon laquelle la géographie est une discipline masculiniste. Masculiniste dans ses principes, dans ses méthodes, dans ses discours, dans ses silences. Pour les géographes féministes, ce masculinisme prend plusieurs formes selon le champ de recherche. Traditionnellement, le savoir géographique étudiait un monde susceptible, en principe, d'être connu. Grâce aux travaux des géographes, le monde se présentait sous forme de cartes, de plans, de rapports comme un monde à conquérir, à dominer, à exploiter. L'utilité du savoir géographique pour ceux qui détenaient le pouvoir, qu'il fût politique, commercial ou militaire, était évidente. La carte, par exemple,

offrait à celui qui l'avait sollicitée ou financée le moyen de s'inscrire en tant que point de vue dominant sur un coin de la terre.

Selon Gillian Rose, géographe féministe, dans son livre *Feminism and Geography.The Limits of Geographical Knowledge* (1993), deux formes de masculinisme ont dominé la géographie jusqu'à présent : la première forme, le masculinisme socioscientifique, revendique l'accès au monde réel, un accès qui sera transparent, sans contradictions ni failles. Afin d'assurer cet accès, il faut nier l'existence de l'Autre. Prenons le cas de la géographie spatio-temporelle qui élabore une méthodologie pour l'analyse des parcours dans le temps et dans l'espace. Les études spatio-temporelles de l'espace représentent une tentative de reconceptualisation des rapports entre l'individu et l'espace afin d'y révéler l'espace comme le site même de la production et de la reproduction des rapports sociaux. Ce développement dans le domaine de la géographie est en partie dû à la contribution du travail de Giddens (1984), de Pred (1986) et d'autres qui, en utilisant le discours des sciences sociales, ont élargi le débat sur les rapports entre spatialité et temporalité. Ils ont surtout contribué à l'élaboration d'une approche qui tient compte des rapports complexes entre l'être humain et les structures sociales, structures qui sont non seulement vécues, mais en partie reproduites par ces personnes, aussi bien en tant qu'individus qu'en tant que participants et participantes à des collectivités. Mais ces études ont tendance à mettre l'accent sur l'espace public, à exclure les perceptions subjectives de l'espace, à neutraliser, donc à désincarner ceux et celles qui traversent l'espace. Et en dépit de l'intérêt des études spatio-temporelles pour certaines féministes, qui y voyaient une méthode pour circonscrire les différences entre les parcours des hommes et ceux des femmes dans l'espace urbain, leurs études n'arrivaient pas plus à rendre compte des perceptions subjectives de l'espace.

Pour Rosalyn Deutsche (1991), une telle géographie est masculiniste à cause de son refus de l'altérité, ce qui garantit la transparence de l'espace au sujet autonome et privilégié qui l'observe. La géographie féministe reconnaît au contraire la condition relationnelle de la subjectivité et sa partialité.

Une des tâches de la géographie féministe consiste donc à formuler des réponses à la question suivante : comment parler de celles et de ceux pour qui certains espaces représentent l'oppression, l'exclusion, la menace, la peur (que ce soit à cause de leur sexe ou de leur orientation sexuelle, de leur âge, de leur classe sociale ou de leur race)? Afin de replacer les femmes dans les analyses géographiques de l'espace urbain, certaines géographes féministes se sont penchées sur la «géographie de la peur féminine», phénomène qui a ses origines dans la division de la ville en secteurs «masculin» et «féminin». Pour Gill Valentine (1989 et 1990), cette réaction subjective, mais partagée par la plupart d'entre nous, provient des notions dualistes qui ont dominé l'urbanisme jusqu'ici.

La seconde forme de la géographie masculiniste est celle du masculinisme esthétique qui reconnaît l'existence de l'Autre mais qui l'établit nécessairement comme inférieur. Il va sans dire que cette altérité est une altérité sexuée. On trouve des exemples de ce masculinisme esthétique dans la recherche des géographes humanistes. À la base de leurs travaux persiste une notion universaliste de l'être humain, qui repose sur le dualisme homme/femme. Tout ce qui n'est pas homme, blanc et hétérosexuel, c'est-à-dire tout ce qui ne se range pas automatiquement du côté du pouvoir patriarcal, est autre. Ce qui est autre pourrait troubler la tranquille possession et l'articulation de la fiction dominante

(et j'emprunte ici la terminologie de Kaja Silverman pour indiquer une construction de la masculinité qui masque la nature essentiellement divisée du mâle). Ce refus de reconnaître toute division au cœur de l'être masculin est une forme de négation qui seule garantira l'illusion d'homogénéité (Silverman 1992 : chap. 2).

Chez les géographes humanistes, on retrouve deux mythes liés aux femmes qui illustrent le masculinisme de leur discours. Non seulement ces personnes assimilent la «Nature» à la «Femme», mais en plus elles ne reconnaissent pas les différences entre femmes, et réduisent celles-ci à «la Femme», ce qui exclurait tout discours de la différence. La géographie humaniste, quoiqu'elle tienne compte des problèmes créés par la rationalité dualiste, n'a pas suffisamment théorisé les structures sociales et les structures de pouvoir qui sous-tendent nos expériences d'un lieu particulier. Pour le géographe humaniste, un lieu est plein de significations, mais ces dernières échappent à sa compréhension, à son analyse. Son objet reste un mystère, reste féminisé. Lui, le sujet, est forcément masculin. «L'Homme», c'est l'homme. Rose cite comme illustration de cette tendance le texte de Y.-F. Tuan, *Topophilia : A Study of Environment Perception, Attitudes and Values* (1974). Tuan cherche à communiquer ses propres perceptions, son impression authentique d'un lieu. Et comme le suggère son titre, ces perceptions traduiront son propre attachement au lieu géographique tout comme un amoureux tenterait, en vain, d'évoquer la personne qu'il aime. Si la position adoptée par le géographe humaniste reste masculiniste, sa conception de l'Autre, des femmes reste également idéaliste. Cet Autre féminin est «La Femme».

Un discours féministe de l'espace

Afin de combattre et de mettre en évidence le masculinisme de la géographie, les géographes féministes ont conçu plusieurs stratégies pour résister aux pièges des discours dualistes ou bien les éviter. Tout d'abord, il faut dénoncer le masculinisme implicite des géographes. Ensuite, on doit aussi bien déconstruire les bases de ce masculinisme que reconstruire d'autres formes de géographie qui font de la place aux femmes et aux autres personnes ou groupes exclus des analyses géographiques. Cette nouvelle conception de l'espace est évidente dans le livre de Doreen Massey, *Space, Place and Gender* (1994), dans le travail de féministes telles que Valentine ou bien dans l'étude de Daphne Spain, *Gendered Spaces* (1992), qui apporte une méthodologie sociologique à ses analyses de l'espace.

Afin de sortir du champ masculiniste du savoir, le féminisme doit aller au-delà de la différence sexuelle. Autrement, on risque de ne proposer à la géographie masculiniste que son double, son inverse. Si le patriarcat se trouve partout, dans tous les domaines, comment se situer ailleurs? Gillian Rose se joint à Teresa de Lauretis pour y répondre : il faut constituer le sujet du féminisme à travers les langues et les représentations culturelles; un sujet qui prend position à travers les rapports sociaux autres que les rapports «Homme-Femme». Le sujet féminin est multiple, le site de différences et de contradictions. En embrassant ces différences, on arrivera à déplacer le masculinisme (De Lauretis 1986 : 1-19). Le discours féministe de l'espace aura donc besoin de techniques cartographiques toujours plus complexes et d'analyses spatiales qui mettent en

question la permanence et l'exclusivité de notions telles que le territoire, la frontière, le centre, les marges.

L'utilité d'une approche pluridisciplinaire est évidente, une approche qui s'inspirera de l'apport des domaines de l'urbanisme, de la sociologie, de l'architecture, de l'histoire, des arts et de la littérature. Elizabeth Wilson offre un bel exemple de l'intérêt d'une telle approche féministe qui, par sa méthodologie même, traverse les barrières traditionnellement érigées entre disciplines académiques. Dans son ouvrage intitulé *The Sphinx in the City* (1991), qui a comme sous-titre «Urban Life, the Control of Disorder, and Women», elle mêle plans et projets d'urbanistes, d'architectes et d'utopistes aux représentations culturelles de la vie urbaine, que ce soit dans la fiction de Zola ou dans des films tels que *Cabaret...* ou *Blade Runner*. Elle trace une conception de la ville comme espace ordonné, réglementé, qui se voit constamment menacé par la désintégration, le désordre. Du point de vue des femmes du XIX^{e} et du XX^{e} siècles, la ville leur a ouvert de nouvelles possibilités, y compris une certaine liberté sexuelle, mais qui n'est pas sans danger. Chaque vague de modernisation de l'espace urbain a entraîné de nouvelles formes de contrôle en ce qui concerne les activités et les mouvements des femmes dans la ville. (Pensons notamment au développement de la banlieue autour de Paris, ou bien aux effets de la construction de centres commerciaux à l'extérieur de la ville en Amérique du Nord, et plus récemment en Europe.)

En présentant sa critique du mythe de la ville harmonieuse, Wilson emploie la figure du sphinx pour illustrer la présence d'une autre réalité urbaine, le côté chaotique et fluide. Et ici elle rejoint des féministes de tous les domaines. Avec elles, Wilson conçoit l'espace féministe comme un espace paradoxal, fluide, contingent. L'imagination géographique devra aider les femmes à reconceptualiser, à revisionner l'espace.

Des textes littéraires à la lumière de la géographie féministe

Les secteurs masculin et féminin dans l'espace : Louis Hémon (1916) et Gabrielle Roy (1945)

Avant de discuter des textes qui me semblent contribuer à une réévaluation des rapports des femmes à l'espace, je crois utile d'illustrer la présence d'un discours traditionaliste de l'espace dans des textes antérieurs aux années 60. En tant que critique littéraire, on peut s'inspirer des géographes féministes telles que Wilson pour relire des textes d'auteurs (comme Louis Hémon) qui acceptent sans question la division de l'espace en territoires masculin et féminin. On peut aussi relire avec profit les textes d'écrivaines, par exemple, Gabrielle Roy, qui disent l'accès difficile et restreint qu'ont les femmes à l'espace. Le mouvement dans l'espace des protagonistes mâles chez Hémon et Roy correspond à une notion d'espace bien différente, comme je le démontrerai dans une brève analyse de deux textes bien connus pour leur représentation de l'espace québécois, en dépit du fait que cet auteur et cette auteure ne sont pas d'origine québécoise, soit *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon et *Bonheur d'occasion*, de Gabrielle Roy.

Chez Hémon, on reconnaîtra la stricte division entre les territoires masculin et féminin. Maria se voit confinée à l'espace domestique, ses rares sorties étant pour se rendre à l'église dans la paroisse la plus proche, pour soigner le bétail tout près de la maison et pour aller cueillir des bleuets. Maria n'a d'accès aux espaces plus vastes qu'à travers le discours de deux de ses amoureux – que ce soit «le pays d'en haut», où travaille François Paradis comme bûcheron pendant l'hiver, ou les grandes villes des États-Unis, où Lorenzo Surprenant s'est installé. Étant donné le double but de leurs récits (décrire et séduire), l'espace figure comme toile de fond exotique aux exploits héroïques, d'une part, et à la réussite matérielle, d'autre part. Pourtant, à la mort de sa mère, et après la mort de Paradis («écarté dans la neige»), Maria choisit comme mari l'homme qui lui offre l'image de la continuité. Elle sera femme d'un colon-défricheur, comme sa mère et les forces conservatrices l'auraient voulu. Pour elle, l'ailleurs restera inaccessible sinon filtré par une imagination masculine. Et en choisissant le chemin de la fidélité aux traditions québécoises, elle met fin à la possibilité d'un ailleurs, même celui filtré par l'imagination masculine de ses deux prétendants.

Tandis que Hémon rehausse le choix de Maria d'un certain mysticisme, les femmes chez Gabrielle Roy semblent plutôt victimes de forces déterminantes telles que la pauvreté, le colonialisme, la maternité. Dans *Bonheur d'occasion*, les hommes et les femmes utilisent et vivent l'espace différemment. Pour n'en citer qu'un exemple, Rose-Anna, mère d'une famille ouvrière, doit se rendre à l'hôpital qui se trouve sur les flancs du mont Royal pour rendre visite à son fils mourant. La montagne (à deux ou trois kilomètres de chez elle à Saint-Henri) représente à ses yeux une zone interdite, zone de riches, zone d'anglophones :

> Et voici que dans la maladie les enfants des bas quartiers venaient aussi habiter cette montagne ouverte au flot salubre et protégée de la fumée, de la suie et du halètement des usines qui, dans les tristes creux, s'épandent autour des maisons basses comme une grande haleine de bête, tendue au travail (Roy 1978 : 220).

Elle se sent intruse et comme prise en défaut. Elle s'avance péniblement, s'égare et semble accepter son statut d'inférieure, statut que cette visite rendra on ne peut plus évident. Elle obéit à l'infirmière anglophone quand celle-ci lui demande de partir :

> La garde fut aussitôt à son chevet.
> - He's getting tired. Maybe, tomorrow, you can stay longer.
> Les paupières de Rose-Anna papillotèrent. Elle comprit vaguement qu'on la congédiait. Avec la docilité des humbles, se découvrant si parfaitement en visite, elle se leva tout de suite, mais en chancelant [...] Elle fit quelques pas lourds, appuyant ses semelles cette fois de tout leur poids sur le parquet glissant. «C'est loin de chez nous, c'est pas pareil ici» (Roy 1978 : 230).

Son sentiment de dépaysement rend d'autant plus poignante la perte d'un enfant aimé.

Par contraste, Emmanuel (jeune bourgeois, aux opinions humanistes, amoureux de la fille aînée de Rose-Anna) décide de monter la montagne avant son départ pour la guerre. En lui, la montée facilite et la réflexion et la colère. À la

vue de ces grandes maisons de riches, des personnes qui décident du sort des pauvres en bas et qui en profitent, il reconnaît son ignorance et son impuissance :

> Toute l'inquiétude, toute l'angoisse du bas quartier semblaient s'être collées à lui au départ, et plus il était monté haut, plus elles s'étaient retenues, tenaces à son corps. Et maintenant, c'était comme s'il n'avait plus le droit d'entrer dans la cité du calme, de l'ordre, avec cette odeur de misère qui le suivait tel un relent de maladie (Roy 1978 : 321).

En même temps, la vision panoramique de la ville de Montréal clairement divisée en classes sociales lui confirme le bien-fondé de sa conscience de classe et de son sentiment de solidarité avec le prolétariat :

> Nous autres, ceux d'en bas qui s'enrôlent, on donne tout ce qu'on a à donner : peut-être nos deux bras, nos deux jambes. Il levait les yeux vers les hautes grilles, la courbe des allées sablées, les façades somptueuses, et continuait : eux autres, est-ce qu'ils donnent tout ce qu'ils ont à donner (Roy 1978 : 321-322)?

Pour Rose-Anna, la montagne et l'hôpital provoquent des sentiments d'infériorité et de dépossession maternelle : pour Emmanuel, la montagne provoque un malaise qui sert à clarifier sa conscience de classe. Tandis que Rose-Anna subit la montagne, en tant que victime, Emmanuel, grâce non seulement à sa classe mais aussi à son sexe, arrive à analyser (se rendre maître de) la montagne. Évidemment, la représentation de l'espace chez Roy comporte un fort élément de critique sociale. Mais la conscience critique se situe dans la voix narratrice et le personnage d'Emmanuel, son porte-parole. Les protagonistes femmes restent opprimées et mystifiées. Elles n'accèdent jamais à une vision privilégiée de la ville qui les enferme.

Que les représentations littéraires de la première moitié du XX^{e} siècle soient tellement marquées par des conceptions sexuées de l'espace n'étonnera personne. Dans les textes antérieurs à la Révolution tranquille, on a l'impression d'un espace vécu par les femmes surtout comme limitation, contrainte, ce qui correspondrait au discours masculiniste de l'espace qui nie ou réduit l'accès des femmes à l'espace. À partir des années 60, on peut déceler les signes d'un processus de déstabilisation des notions traditionnelles de l'espace. Tout comme dans le domaine de la géographie féministe au moins dix ans plus tard, il a fallu commencer par la critique du discours masculiniste de l'espace avant d'élaborer un nouveau discours littéraire de l'espace. L'analyse qui suit se penche surtout sur trois textes : la nouvelle «Un grand mariage» d'Anne Hébert, parue dans le recueil *Le torrent* en 1963 (au début de la période de la Révolution tranquille), un texte de France Théoret, *Nous parlerons comme on écrit,* de 1982 et un volume de «biofictions» de Régine Robin, *L'immense fatigue des pierres,* qui date de 1996.

La citadelle menacée : Anne Hébert (1963)

Comme le note Outram, dans son livre *The Body in the French Revolution : Sex, Class and Political Culture* (1989), la revendication masculine de la possession exclusive de l'espace public est au fond fragile, car ce que l'on en exclut pourra un jour apparaître au cœur de l'espace, et en rendra ainsi visibles les rapports de force à la base de cette possession. C'est ce que fera l'arrivée d'une métisse dans la ville de Québec en 1890 dans «Un grand mariage». Augustin, représentant attitré de la Compagnie de la Baie d'Hudson, a passé dix ans dans le Grand Nord avec comme compagne une métisse, Délia, à qui il avait promis le mariage à l'église dès qu'il leur serait possible. De retour à Québec, sans Délia, il épouse Blanche, fille d'une vieille famille bourgeoise. Un jour, il voit sa position sociale qu'il croyait sûre menacée à la suite de l'arrivée en ville de Délia. Augustin perd pendant quelques heures la maîtrise de soi. Il erre, il fuit, il boit. Puis, peu à peu, l'ordre se rétablit.

Le texte d'Hébert, écrit en 1963, expose la structure de l'oppression des femmes dans une ville patriarcale d'un pays colonisé. Les déterminants de cette oppression fonctionnent dans le texte comme des systèmes qui se soutiennent les uns les autres – le pouvoir colonial, le pouvoir des propriétaires, le pouvoir du commerce et le contrôle de l'Église avec chacun leur propre territoire, mais qui agissent ensemble afin de mieux exploiter et contrôler celles et ceux qui ne partagent pas le pouvoir et pourraient un jour le leur disputer. Ainsi, le chanoine se dit prêt à intercéder auprès de la métisse pour protéger la ville de cette intruse : «le scandale n'est-il pas le plus grand de tous les maux qui, d'un instant à l'autre, risquait de s'allumer, aux quatre coins de la ville, comme des feux de joie mauvaise» (Hébert 1989 : 144)?

L'espace occupé par les femmes dans le texte est celui de la maison, de l'église, de l'hôpital (où Délia reçoit des soins médicaux et subit la pression cléricale). L'espace est clairement divisé en secteurs public (masculin) et domestique (féminin). La femme bien née (qui donne à son nouveau mari accès à la propriété et à la richesse) reste psychologiquement et physiquement enfermée. Durant son voyage de noces passé à la seigneurie paternelle, Blanche grave son nom à la suite de ses ancêtres sur la vitre. On lit la réaction d'Augustin :

> Il regardait le carreau comble de signatures féminines, gravées en tous sens, comme sur un contrat d'importance. Il évoquait cette longue chaîne de femmes désœuvrées, recluses en ce manoir dont l'emploi du temps avait été «rien», «rien», «rien», alors que là, tout à côté, passait le fleuve immense et dur, et que mille flambées naissaient et mouraient dans cette même cheminée de pierre (Hébert 1989 : 126).

Délia se trouve doublement enfermée, non seulement à l'intérieur comme domestique dans la maison de Blanche et d'Augustin, mais éloignée des autres domestiques dans le grenier où le mari l'installe de nouveau comme maîtresse.

Le Grand Nord où Délia et Augustin se sont connus ne nous est représenté que du point de vue masculin et colonialiste. Pour Augustin, le Grand Nord était un terrain à exploiter du point de vue commercial et lui servait d'extension physique au territoire de la ville du capitalisme colonialiste. Le texte passe presque sous silence l'existence de la femme, sa compagne pendant dix ans. Il

n'y a que son odeur forte et troublante qui persiste dans la mémoire d'Augustin, prête à l'obséder de nouveau. Si, pour lui, le Grand Nord représente l'ailleurs, la nature à exploiter (la femme métisse faisant partie des richesses de la terre), c'est la ville de Québec qui se trouve au centre de sa carte. Il veut en faire l'ascension physique et sociale (de la ville basse à la ville haute) : «une ville, cela s'occupe et se possède comme une maison, de la cave au grenier» (Hébert 1989 : 128). Une fois sa maison achetée, il est content : «Comme me voilà bien au centre du monde» (Hébert 1989 : 127).

Pour Délia, c'est la ville de Québec qui est le territoire inconnu, mais ses impressions ne sont pas articulées, pas dans le texte. Elle trace un itinéraire dans le sens inverse de celui des coureurs de bois, des explorateurs blancs. Le texte nous montre les effets de son voyage dit «insensé» (et non pas héroïque), mais pas l'expérience subjective. Délia garde un mutisme total quand on la questionne. Le narrateur ne respecte pas complètement son silence, nous racontant en termes stéréotypés «ces quelques milliers de milles accomplis, envers et contre tous, dans la solitude ou selon le bon vouloir de quelques compagnons de route, missionnaire, trappeur, ou marin» (Hébert 1989 : 142). On aurait pu imaginer une histoire tout à fait différente qui laisserait la parole, la perspective à Délia.

En ce qui concerne le territoire du mâle et celui de la femme, le terrain d'activité d'Augustin dépasse de loin celui de sa femme (quoique bien née) et de plus loin encore celui de sa maîtresse, la métisse qui se voit exclue de tous les territoires par sa propre naissance (de père blanc et de mère indienne, donc rejetée et sans droits chez les Indiens et réduite au statut de domestique/objet sexuel chez les Blancs de la ville). La présence de Délia dans le texte a pour effet de relativiser la position de Blanche. Par rapport à Augustin, Blanche occupe une position plutôt marginale, mais par rapport à Délia, elle se situe au plein centre – de la ville de Québec – grâce à sa race, à sa naissance et à son statut de femme légitime.

Nous avons ici un texte qui offre une résistance muette à l'oppression. On a le silence, le mépris et la froideur sexuelle de la part de Blanche, et le silence et le refus de la part de Délia, qui n'accepte pas de communier à l'église où elle doit accompagner ses maîtres chaque semaine.

Pour résumer, il me semble que ce texte peut se lire comme une reproduction du discours masculiniste de l'espace. La ville de Québec et ses réseaux d'influences résistent à la menace posée par l'autre, dans la personne de Délia. L'ordre établi en ressort vainqueur. Cependant, le discours masculiniste n'en ressort pas indemne. Non seulement on a vu la division, la décomposition d'Augustin, qui trouve impossible de résister à son côté irrationnel et sensuel, mais le discours masculiniste se voit également infirmé par la résistance, si infime soit-elle, de Blanche et de Délia. Le fait que leur résistance ne soit que morale et individuelle, et s'exprime non pas dans des actions mais dans le refus et le silence, reconnaît l'oppression réelle des femmes dans la ville patriarcale et coloniale.

Du point de vue de la géographie féministe, le discours masculiniste est critiqué à cause de ses contradictions internes. Si cela représente les premiers pas vers une déconstruction du discours, ce discours dominant n'est pas pour autant déplacé. Le texte n'articule pas d'autre discours de l'espace. Ni Blanche ni

Délia, quoique conscientes de leur immobilisation respective, n'arrivent à s'imaginer leur place dans la ville différemment.

La conquête de l'espace? France Théoret (1982)

Dans les textes des années 80 de Brossard, Théoret et d'autres, on trouve des tentatives d'écrire l'espace autrement. Le texte de Théoret – *Nous parlerons comme on écrit* (1982) – nous servira d'illustration de ce développement. Dans la nouvelle d'Hébert, on a vu la critique de l'espace vécu comme site d'oppression pour les femmes et la population métisse. Pourtant, la nouvelle «Un grand mariage» est racontée à la troisième personne et ne nous donne pas accès à la subjectivité des deux personnages féminins. *Nous parlerons comme on écrit* donne la parole directement et indirectement aux femmes qui disent leurs propres rapports à l'espace.

La notion d'espace est centrale dans le texte de Théoret et sa représentation concerne indirectement plusieurs des questions posées par les géographes féministes : celle de la géographie de la peur (Valentine 1989 et 1990); celle du refus de l'altérité (Rose 1993; Deutsche 1991); et celle de l'espace urbain comme espace multiple, multiculturel (Rose 1993). Le texte se compose de plusieurs fragments. La narratrice, qui passe de la première à la troisième personne, raconte des épisodes d'enfance, d'adolescence et de la vie adulte, ces épisodes mêlés aux récits de vie d'autres femmes, pour la plupart des femmes plus âgées, tels qu'elles les ont racontés à la narratrice. Les récits s'entrecoupent, s'entrecroisent. Le texte explore avant tout les rapports difficiles entre les femmes et la parole, mais souvent l'expérience de la parole est liée à une expérience de l'espace, ou de la mobilité. Dans la plupart des fragments, il y a des indications spatiales très précises, qu'il s'agisse de l'enfance au village de Saint-Colomban, des différents quartiers de Montréal, ou d'une visite à Mexico, évoquée au passé. Tout comme les fragments de texte, les espaces hétérogènes s'entrecroisent, sont juxtaposés.

Dans plusieurs fragments du texte, l'espace est vécu comme site d'oppression, les femmes réduites à l'immobilité et au silence, comme dans le texte d'Hébert. Dans la section intitulée «Lamento d'Arianna», la narratrice raconte sa vie de jeune enseignante. Elle a si bien intériorisé les valeurs conformistes et l'obéissance, qu'elle s'exerce à éviter tout excès :

> Pour me garder de tous les ennuis, j'ordonne mon parcours avec précision, je ne dévie jamais. Mon travail existe, la messe fréquente aussi. Les fins de semaine, je prends régulièrement l'autobus au même endroit, à la même heure pour aller chez mes parents (Théoret 1982 : 147).

Cette routine qui ne varie pas représente le désir de la part de la jeune femme de ne pas enfreindre les codes sociaux du territoire complexe de la ville : «Je circule dans les mêmes couloirs de la ville et je peux me rassurer sur à peu près tout» (Théoret 1982 : 149). Elle contrôle jusqu'à ses pensées : «Tout concilier et qu'il n'y ait pas de failles!» (Théoret 1982 : 146). À la fin de «Lamento d'Arianna», la narratrice commente : «Possédée, je le suis et je l'ignore. Dépossédée aussi, l'autre face, la même [...] Des jours viendront où je fendrai de partout» (Théoret 1982 : 160).

Possédée ou dépossédée, la narratrice de cette section révèle un rapport à l'espace caractérisé surtout par la peur. Sortir de la routine ferait peur, et cette routine est celle qui convient à la jeune femme tout récemment arrivée de son village et qui vit dans la solitude. Vu à la lumière de la géographie féministe, cet aspect du texte illustre la territorialisation de l'espace urbain qui a pour résultat l'exclusion de la femme, surtout de la femme seule, de la plus grande part de l'espace «public» de la ville.

Si on reconnaît ici dans le repliement sur soi-même de la protagoniste une incapacité de prendre possession de l'espace, expression de «la géographie de la peur féminine», ce n'est que l'un des aspects du texte. Dans une autre section, la narratrice raconte un voyage à Mexico et la découverte qui sert à lui révéler les silences de la géographie officielle : «Le nord de l'Amérique centré sur lui-même et tourné vers l'Europe est construit sur la négation des autres Amériques» (Théoret 1982 : 131).

Le voyage au Mexique lui révèle la peur de l'altérité dans le nord de l'Amérique, mais aussi la même tendance à étouffer l'altérité à Mexico même. La version officielle d'une ville, d'un pays tend à omettre tout ce qui ne se conforme pas à son identité désirée :

> À Mexico, je dis un soir à cet écrivain, que je suis étonnée de voir comment on m'a caché le Mexique. De ses civilisations anciennes des traces émergent partout, il est vrai qu'on tente d'en étouffer toutes les manifestations, encore vivantes. Là et ailleurs (Théoret 1982 : 131).

Le passé s'ajoute à la carte, à l'espace comme des couches successives dont on s'aperçoit parfois, par hasard.

Vers la fin du texte, la narratrice exprime un rapport à l'espace qui permet l'ouverture à la mobilité et à la pluralité culturelle, ouverture absente jusque-là dans le texte et qui semble abonder dans le sens des géographes féministes. À la différence de l'espace réduit et répété du «Lamento d'Arianna», le parcours de la narratrice-protagoniste dans tout Montréal (dans la dernière section du texte intitulé «Sereines ondes souffertes») est marqué par la multiplicité, l'ouverture à autrui, la reconnaissance des contradictions, des failles dans l'espace traversé : «Elle marche dans la ville. Elle n'a pas l'air d'entrer dans le poids des choses. Elle sent la mobilité du déplacement et elle a les yeux ouverts» (Théoret 1982 : 161). La ville porte les empreintes du passé, des vies vécues, «dans les veines des pierres grises coulent la sueur et le sang» (Théoret 1982 : 161). La marche dans la ville révèle une ville hétérogène : «Dans le décor hétéroclite de cette ville, j'isole des coins oubliés, par-dessus, on a construit, superposé les enseignes, les marchandises, pêle-mêle» (Théoret 1982 : 162).

L'hétérogénéité de la ville va jusqu'aux personnes qui l'habitent. Pourtant, dans le quartier portugais du parc, il s'agit d'une hétérogénéité contrôlée :

> Quelques restaurants, des magasins d'alimentation. Des spécialités étrangères un peu partout. Un cosmopolitisme toléré, on y vient de tous les coins de la ville. L'échange au-dessus des préjugés. Toutes les langues sont permises (Théoret 1982 : 166).

Et pour cette raison, cette tolérance, légèrement ironisée, ne me semble que relative, permise dans l'intérêt de l'échange capitaliste.

Au début de cette section du texte, il semblait que la narratrice avait rendez-vous avec son amie anglophone, ce qui renforcerait les notions d'échange culturel, de différence, et d'amitié détaillées ailleurs dans le texte. Cette section suit la marche d'une femme seule, dans une ville dont elle reconnaît les influences et les activités passées et actuelles. Mais elle n'est nullement enfermée ni limitée par la ville :

> J'inscris au cœur de la ville, j'inscris au pas de la marche qui touche bientôt au rendez-vous pris au hasard. Les parcours s'inscrivent même si ça va ailleurs. Dans la dérive sauvage, une marche accélérée dans la côte. L'impossible continuité de se garder entière et farouche fidèle. Des nœuds et ça se rompt. Des heurts et des retours (Théoret 1982 : 171).

Ce rendez-vous pris au hasard n'aura pas lieu. Un tel dénouement aurait eu quelque chose d'utopique, tandis que le texte s'arrête dans l'ouverture, le mouvement de la marche.

Le texte de Théoret est un assemblage complexe de plusieurs discours de l'espace. L'espace vécu par ses protagonistes porte toujours les empreintes du discours masculiniste. Pourtant, à travers les parcours des différentes sections, l'espace devient de plus en plus multiple, et les femmes, de plus en plus capables de mouvement.

L'espace multiple ou l'entre-deux :
Régine Robin (1996)

C'est surtout à travers la notion de différence culturelle que des écrivains et des écrivaines des années 80 et 90 ont commencé d'écrire l'espace différemment. Pensons entre autres, aux écrits de Régine Robin qui, dans son roman *La Québécoite* (1983) ainsi que dans ses biofictions *L'immense fatigue des pierres*, parues tout récemment, explore la ville par l'intermédiaire de protagonistes qui se situent dans l'entre-deux. Ses protagonistes, de passage à Montréal, à Paris, à New York ou à Jérusalem, vivent tous et toutes dans un état instable, mobile. Parfois il s'agit d'une simple opposition de deux cultures, mais plus souvent d'un tissage complexe du présent et du passé, ou du passage entre la mémoire individuelle et la mémoire collective. Une autre stratégie de l'entre-deux consiste en l'alternance de voix narratives masculine et féminine, ou de la voix de la mère et de celle de la fille. En jouant sur des différences de sexe et de culture, Robin contribue à cette exploration imaginaire de l'espace multiple.

La nouvelle «L'immense fatigue des pierres», qui donne son titre au volume publié en 1996, nous offre un exemple de cette écriture de l'entre-deux. Les deux narratrices, mère et fille, font face à la même question : où s'installer? Leurs narrations, qui s'entrecoupent, se situent dans les quelques heures de voyage en avion avant leur bref rendez-vous à l'aéroport de Roissy. Les rapports des deux femmes à l'espace révèlent deux attitudes opposées, au moins dans le passé. Tandis que la mère a essayé de fuir ses origines de juive française, quittant Paris pour s'installer à New York où elle a réussi comme écrivaine, écrivant en anglais, la fille est partie pour Israël et y a appris l'hébreu, voulant s'approprier la culture que sa mère lui avait niée. Si la mère passe sa vie à

voyager, ne se sentant elle-même que dans les airs, de passage d'un endroit à l'autre, la fille essaie de s'identifier à une culture et à un pays. En décrivant sa maison à Jérusalem à sa mère, elle écrit : «elle [la maison] te rappellera Mémé [la grand-mère juive], quelque chose de l'Europe centrale, comme une nostalgie des splendeurs viennoises» (Robin 1996 : 10).

Consciente peut-être de l'impossibilité d'une parfaite assimilation en Israël, et donc d'y trouver sa place, la fille crée des collages, faits de débris rassemblés arbitrairement et qui lui offrent :

> une façon de [se] délimiter un espace à [elle] avec des bouts de pierre, du sable, des aiguilles de pin, des feuilles de jasmin séchées et une peinture particulière qui donne comme une allure de vernis archaïque à l'ensemble (Robin 1996 : 13).

Au moment où la fille a décidé d'abandonner sa tentative de se définir par sa judaïté et pense à venir s'installer près de sa mère, celle-ci se sent fatiguée de New York et désire aller ailleurs, se reposer quelque part, peut-être en Provence. Mais pour elle, ce choix n'est dans aucun sens un retour aux origines : «Mes racines sont en l'air dans le vide, partout et nulle part dans l'impatience des lilas, dans le vide de nos espérances fatiguées, dans nos piétinements maladroits» (Robin 1996 : 25).

Et pourtant, au cours de ce voyage qui constitue le cadre de la narration, la mère change d'avis. Elle proposera peut-être qu'elles aillent toutes les deux s'installer à Montréal. Car il lui semble possible d'y vivre dans l'entre-deux, c'est-à-dire d'éviter les pièges des discours identitaires :

> Montréal est une de ces métropoles où se lit déjà en clair l'avenir de toutes les métropoles. L'hybridité comme nouvelle identité, comme seule forme de mémoire collective. Vertus de l'amnésie partielle. Ne pas trop s'encombrer de symboles, pas trop de glèbe aux souliers, une nouvelle forme de légèreté, pas celle de l'être, une autre, et vogue la galère (Robin 1996 : 41).

Cette décision doit se lire comme signe d'ouverture, de disponibilité et non pas comme choix définitif, jugement absolu. Et comment vivre l'hybridité? Il s'agit d'établir un rapport paradoxal à l'espace québécois et au mélange de langues et de cultures qui s'y côtoient :

> À Montréal on serait bien à condition de ne pas prendre le discours nationaliste trop au sérieux, de le circonvenir, de parler anglais, yiddish ou hébreu, de ne pas se fondre dans la masse, de rester dans l'entre-deux, d'habiter un quartier cosmopolite (Robin 1996 : 42).

Pour souligner la nature provisoire de ce choix, l'auteure interrompt la narration de la mère pour nous priver de dénouement, de certitude : «Cela fait beaucoup de si et de risques, je ne suis plus tout à fait certaine que la mère et la fille vont vraiment choisir Montréal» (Robin 1996 42).

Conclusion

Au début du présent article, je me suis posée la question de l'écriture de l'espace au féminin. La géographie et la littérature se penchent toutes les deux sur le rapport de l'individu à l'espace. Au premier abord, l'approche et la méthodologie du ou de la géographe et de l'écrivain ou de l'écrivaine semblent tout à fait opposées. L'un des apports du féminisme au discours géographique est le désir d'élargir le champ de la géographie pour étudier la position de celles et ceux qui sont traditionnellement exclus des études géographiques ainsi que de comprendre et de combattre cette exclusion. Les textes littéraires ont été choisis pour leur reproduction ou leur mise en question de cette exclusion. Les discours littéraires de l'espace reflètent-ils fidèlement ce changement qui a eu lieu dans le discours géographique des années 80?

Le discours traditionnel de l'espace patriarcal se voit reproduit dans les textes de Hémon et de Roy. Depuis les années 80, les positions élaborées par les géographes féministes trouvent un écho dans les textes littéraires d'écrivaines telles que Théoret, Robin et d'autres. Pour représenter le rapport des femmes à l'espace durant les années 90, Robin, comme sa narratrice fictive, cherche : «une écriture qui pourrait rendre compte de ce chaos des déplacements, de ces rencontres inopinées, de ce remue-ménage des races, des langues, des cultures» (Robin 1996 : 43).

Cette ouverture à la pluralité se trouve aussi à la base du discours géographique de l'espace paradoxal de Gillian Rose et des autres géographes féministes. Toutefois, comme l'indique l'étude de la nouvelle «Un grand mariage», il semble possible de déceler les premières traces d'une résistance à ce discours dominant dans un texte antérieur aux transformations survenues surtout à partir des années 80. Et le décalage entre l'espace imaginé des écrivains et des écrivaines et l'espace imaginé des géographes rend intéressante une comparaison entre les deux.

Rosemary Chapman
Département de français
Université de Nottingham

RÉFÉRENCES

DEUTSCHE, Rosalyn
1991 «Boys' Town», *Environment and Planning D : Society and Space*, 9 : 5-30.

GIDDENS, Anthony
1984 *The Constitution of Society : Outline of the Theory of Structuration.* Cambridge, Polity Press.

HÉBERT, Anne
1989 «Un grand mariage» dans Anne Hébert, *Le torrent.* Montréal, Bibliothèque québécoise : 121-149. (Éd. orig. : Ottawa, HMH, 1963.)

HÉMON, Louis
1916 *Maria Chapdelaine.* Montréal, Éditions LeFebvre.

LAURETIS, Teresa de (dir.)
1986 «Feminist Studies/Critical Studies : Issues, Terms and Contexts», dans *Feminist Studies/Critical Studies.* Londres, Macmillan : 1-19.

MASSEY, Doreen
1994 *Space, Place and Gender.* Cambridge, Polity Press.

OUTRAM, Dorinda
1989 *The Body in the French Revolution : Sex, Class and Political Culture.* New Haven, Yale University Press.

PRED, A.
1986 *Place, Practice and Structure : Social and Spatial Transformation in Southern Sweden 1750-1850.* Cambridge, Cambridge University Press.

ROBIN, Régine
1983 *La Québécoite.* Montréal, Québec/Amérique.
1996 *L'immense fatigue des pierres.* Montréal, XYZ.

ROSE, Gillian
1993 *Feminism and Geography. The Limits of Geographical Knowledge.* Cambridge, Polity Press.

ROY, Gabrielle
1978 *Bonheur d'occasion.* Montréal, Stanké. (Éd. orig. : Montréal, Société des éditions Pascal, 1945.)

SILVERMAN, Kaja
1992 *Male Subjectivity at the Margins.* Londres, Routledge.

SPAIN, Daphne
1992 *Gendered Spaces.* Chapel Hill, University of North Carolina Press.

THÉORET, France
1982 *Nous parlerons comme on écrit.* Montréal, Les Herbes rouges.

TUAN, Y.-F.
1974 *Topophilia : A Study of Environment Perception, Attitudes and Values.* Englewood Cliffs, Prentice Hall.

VALENTINE, Gill
1989 «The Geography of Women's Fear», *Area*, 21 : 385-390.
1990 «Women's Fear and the Design of Public Space», *Built Environment*, 16 : 279-287.

WILSON, Elizabeth
1991 *The Sphinx in the City.* Londres, Virago Press.